

TRAVAILLER SUR DES TEXTES TRADUITS EN TERMINALE L

Par Bernard CHANFRAULT

Ce travail est le fruit d'une réflexion menée en 2001-2002 et 2002-2003 avec les élèves sur le choix des œuvres au programme en terminale L. Il m'a paru intéressant (et nécessaire) d'aborder le problème de la traduction littéraire, lors même que le programme de lettres ne proposait (tout au moins en 2001-2002) que des textes traduits.

Il est remarquable en effet de constater que les quatre œuvres au programme pour l'année scolaire 2001-2002 sont quatre traductions : *Tristan* de Bérout (traduction de l'ancien français), *Le Joueur d'échecs* de S. Zweig (traduction de l'allemand), une tragédie de Sophocle (traduction du grec), *Si c'est un homme* de P. Levi (traduction de l'italien). En 2002-2003, deux textes traduits ont été maintenus (Sophocle et P. Levi), mais deux œuvres de littérature française ont été introduites : *Nadja* d'A. Breton et *Supplément au voyage de Bougainville* de Diderot.

La démarche que j'ai adoptée pour sensibiliser les élèves aux problèmes complexes de la traduction, et susciter de leur part une démarche réflexive sur le fonctionnement de la langue, a été la suivante : partir des représentations des élèves, qui ont déjà une expérience de la traduction en cours de langue et ont eu lors de leur scolarité l'occasion de lire des textes traduits, en leur proposant un questionnaire, puis leur soumettre un certain nombre de documents posant les problèmes essentiels, enfin reprendre les textes au programme dans l'optique de la traduction en confrontant en particulier plusieurs traductions d'un même texte lorsque cela était possible.

Questionnaire sur la traduction

Ce questionnaire concerne trois classes de terminale L, soit environ quatre-vingts élèves. Je reprendrai les différentes questions posées et proposerai une synthèse des réponses pour chacune d'entre elles.

• *Lorsque vous lisez un livre traduit d'une langue étrangère, cela vous pose-t-il des problèmes particuliers ? Lesquels ? Vous arrive-t-il de penser que le livre est bien (ou mal) traduit ? Pour quelles raisons ?*

Plusieurs élèves considèrent qu'il faut faire confiance au traducteur (surtout dans la mesure où toute vérification est le plus souvent impossible), mais beaucoup ont conscience qu'il existe un écart plus ou moins important entre texte-source et texte-cible, en particulier sur le plan formel : la

traduction ne permet pas d'apprécier le style de l'auteur à sa juste valeur ; elle ne rend pas compte de toutes les subtilités de la langue (les élèves insistent particulièrement sur la difficulté de la traduction poétique) ; elle se heurte au problème des expressions idiomatiques.

Certains considèrent que le texte est bien traduit s'il est « agréable à lire » ; d'autres s'il est « cohérent » (les élèves s'attachent en particulier à la cohérence de l'histoire racontée et à la clarté de la pensée de l'écrivain).

• *En cours de langue, quelle expérience avez-vous de la traduction ? Quels sont les critères d'évaluation retenus ? Quelles difficultés rencontrez-vous ?*

Tous les élèves s'accordent à dire qu'il s'agit d'un travail très difficile (sinon redoutable), quelle que soit la langue étudiée. Ils insistent sur la fidélité au texte original, tout en évitant le plus possible le mot à mot (ne pas interpréter le texte, ne pas s'en éloigner, tout en utilisant un français correct permettant de garder la cohérence et la fluidité du texte original). Ils pointent également la nécessité de garder l'ambiance, l'atmosphère du texte-source, et de respecter le registre de langue.

Les difficultés se situent essentiellement sur le plan du vocabulaire (expressions idiomatiques, « faux amis »...), sur celui des verbes (choix des temps, conjugaison) et de la syntaxe (« difficulté à remanier les phrases pour qu'elles gardent leur signification d'origine », « trouver la structure qui corresponde le mieux sans trahir le texte »).

• *À votre avis, quels sont, de manière générale, les problèmes posés par la traduction ? Quels sont les critères indispensables pour que l'on puisse parler de « bonne traduction » ? Qu'est-ce pour vous qu'un « bon traducteur » ?*

Le bon traducteur est celui qui maîtrise bien les deux langues (pour certains, il doit être bilingue) ; il doit connaître « tous les ressorts et les ruses de la langue », mais aussi le mode de vie, les coutumes des habitants du pays d'origine de l'auteur ; il doit être « infallible » ; sa traduction doit être « invisible » (le lecteur ne doit pas s'apercevoir qu'il s'agit d'une traduction) ; il sait se mettre « à la place de l'auteur » pour traduire parfaitement sa pensée et ses sentiments, et ne doit pas s'impliquer personnellement ; il sait « révéler la beauté de l'œuvre originale » ; il doit « s'approcher le plus possible du texte original sans le dénaturer » ; c'est « quelqu'un qui s'investit dans le livre qu'il traduit sans pour autant se l'approprier » ; il doit rendre compte de « tous les éléments » du texte original sans rien omettre, savoir s'adapter à tout style d'écriture, respecter la tonalité de l'œuvre ; il peut « étoffer », sans pour autant « déformer » l'œuvre ; et pour finir : « Il n'y a pas de bons traducteurs, il n'y a que de bons textes originaux. »

On le voit, les élèves ne sont pas démunis face au problème de la traduction et fournissent des remarques particulièrement pertinentes (j'ai laissé de côté les quelques réponses sans intérêt). Après un bilan général suivi d'une discussion, il est possible de passer à l'étape suivante, qui a pour but d'approfondir et d'affiner la problématique, mais aussi de faire surgir de nouvelles interrogations.

Travail sur documents

J'ai choisi comme support un dossier de *Télérama* (n° 2306 du 23 mars 1994) consacré à la traduction, qui, en même temps qu'une réflexion générale sur la profession de traducteur (l'article distingue les « sourciers », partisans du « littéral », qui s'attachent à l'étude scrupuleuse de la langue d'origine – la source – et les « ciblistes », partisans du « littéraire », qui privilégient la cohérence du résultat dans la langue d'arrivée – la cible), propose des traductions comparées de *L'Idiot* de F. Dostoïevski, de *Au-dessous du volcan* de M. Lowry, de *L'Attrape-Cœur* de J.D. Salinger, et du *Corbeau* d'E. Poe. J'ai utilisé également des articles récents du *Monde* à propos des nouvelles traductions de *Also sprach Zarathoustra* de F. Nietzsche et du théâtre de W. Shakespeare dans la Pléiade.

Le travail a essentiellement consisté à faire une analyse comparée des différentes traductions, de manière à mettre en évidence le travail d'écriture effectué par les traducteurs sur la langue, à dégager tous les problèmes liés aux rapports entre signifiant (syntaxe, vocabulaire, emploi des temps, registres de langue, rythme, prosodie...) et signifié (les choix opérés par les traducteurs ayant une incidence sur le sens du texte). Dans cette optique, les élèves, travaillant en groupes, avaient pour tâche de relever le maximum de faits de langue et de les commenter. Il ne m'a pas paru utile de me référer au texte original (sauf pour E. Poe), l'objectif n'étant pas, dans le cadre du cours de lettres, de faire des exercices de traduction, mais d'étudier des textes écrits en français. Je ne prendrai, faute de place, que quelques exemples significatifs.

Tout d'abord, afin d'entreprendre une réflexion sur la valeur des temps verbaux, nous sommes partis de la nouvelle traduction du livre de F. Nietzsche *Also sprach Zarathoustra*, en insistant particulièrement sur le titre (*Ainsi parla Zarathoustra*), qui est aussi la formule récurrente tout au long de l'ouvrage. On constate aisément que le changement de temps modifie complètement la perspective de lecture : en effet, le passé simple présente la parole de Zarathoustra comme ponctuelle, circonstancielle, alors même qu'elle apparaissait dans l'utilisation de l'imparfait comme une suite de sentences définitives. D'autres textes, de littérature française cette fois, ont ensuite été analysés, afin de montrer l'importance des temps dans la construction du sens.

Les élèves ont également eu l'occasion de réfléchir sur les temps, mais aussi sur les problèmes de syntaxe et de registres de langues à partir de trois traductions de *L'Idiot* de F. Dostoïevski. Je ne reprendrai que le début du passage :

« Je vendis les titres, empochai l'argent, mais, au lieu d'aller chez Andreïev... » / « Eh bien, les bons, je les ai vendus, j'ai touché l'argent, mais je n'ai pas été chez les Andreev... » / « Les billets, je les vends, je prends l'argent, mais j'oublie le comptoir d'Andreev... »

On voit bien que l'analyse de cette simple phrase est particulièrement éclairante quant aux différentes options choisies par les traducteurs, et qu'elle ne peut que nourrir les interrogations des élèves sur l'un des

critères essentiels évoqués dans le questionnaire, à savoir la fidélité aux textes. Certes, le sens général est maintenu, mais les choix stylistiques sont déterminants dans la recherche des effets sur le lecteur (en particulier par l'emploi de la forme emphatique).

Les mêmes problèmes se sont posés avec deux traductions extrêmement différentes de *L'Attrape-Cœur* de J.D. Salinger, dont voici quelques exemples significatifs : « ça le rendit complètement fou »/« ça l'a rendu complètement dingue ». « J'étais pratiquement en train de brailler »/« Et là encore je hurlais littéralement », avec pour finir un cas extrême : « Vrai, il m'en vira un, cette fois, et tout ce que je sus ensuite, c'est que j'étais à nouveau sur la saleté de parquet. »/« Alors c'est parti et je me suis retrouvé au tapis. » On peut raisonnablement penser que la première traduction est au plus près du texte-source, la seconde reprenant l'esprit plutôt que la lettre. Beaucoup de remarques intéressantes également dans l'analyse comparée de deux traductions d'un texte extrêmement difficile, *Au-dessous du volcan* de M. Lowry, dont voici le début : « La matinée se faisait chaude. Et l'un après l'autre, à présent, les trains terribles parurent au sommet de la haute ligne d'horizon, vibratile maintenant dans un mirage »/« C'est alors que d'au-delà les hauteurs de l'horizon frissonnant bientôt dans un mirage de chaleur montante accourut l'horrible kyrielle des trains. » Ce texte, qui comporte beaucoup d'onomatopées, m'a également permis de montrer que, même dans ce cas, le lien entre signifiant et signifié n'était pas motivé, et que chaque langue utilisait son propre code (c'est ainsi que « *clippeti-un clippeti-un* » devient « *cliquetis-un cliquetis-un* », et que plus loin : « *liketi-keutt liketi-keutt...* » se transforme en « *hoquetant-quatre hoquetant-quatre...* »)

Enfin, je me suis particulièrement attaché au poème d'E. Poe *The Raven*, traduit par Baudelaire et Mallarmé. Le travail s'est effectué cette fois en référence au texte original. Je ne donnerai qu'un court exemple :

Open here I flung the shutter, when, with many a
Flirt' and flutter
In there stepped a stately Raven of the saintly days of
Yore.

Traduction de Baudelaire : « Je poussai alors le volet et, avec un tumultueux battement d'ailes, entra un majestueux corbeau digne des anciens jours. »

Traduction de Mallarmé : « Au large, je poussai le volet quand, avec maints enjouements et agitation d'ailes, entra un majestueux corbeau des saints jours de jadis. »

Il s'agit ici de montrer aux élèves que la traduction est un véritable travail d'écrivain, de leur faire apprécier le caractère poétique de ces traductions, et de tenter de leur faire prendre conscience *in fine* que Baudelaire fait du Baudelaire et Mallarmé du Mallarmé (travail facilité par l'analyse de poèmes de ces deux auteurs).

Les problèmes liés à la traduction dans les textes au programme

Il s'agit de reconsidérer les textes dans l'optique de la traduction, à partir des analyses faites précédemment. Les élèves sont maintenant persuadés que toute traduction est nécessairement une trahison, que le texte-cible n'est qu'un équivalent plus ou moins satisfaisant du texte-source, que tout travail de traduction est d'abord un travail d'écriture (d'écrivain ?), et que l'essentiel est peut-être dans la recherche d'un effet sur le lecteur qui serait le plus proche possible de celui qui était recherché par l'auteur du livre (« Un bon traducteur, c'est quelqu'un qui donne l'écho parfait dans la tête d'un lecteur français, de l'écho ressenti par le lecteur étranger », J.-C. Zyberstein, cité dans *Télérama*).

Les premières remarques concernent les choix faits par les traducteurs, et qui sont porteurs de sens : ainsi, le titre de la nouvelle de S. Zweig *Schachnovelle* (« nouvelle d'échecs ») devient *Le Joueur d'échecs*, et oriente par là-même le lecteur dans une direction particulière, non nécessairement voulue par l'auteur (s'ajoutent à cela un certain nombre d'omissions, d'imprécisions, d'approximations dans la traduction de la nouvelle) ; le titre du chapitre 9 de *Si c'est un homme*, « I sommersi e I salvati » (« Les naufragés et les rescapés ») devient « Les élus et les damnés », donnant une connotation forte au passage ; le titre de la pièce de Sophocle *Oedipos Tyrannos* (« Le Tyran Œdipe ») devient *Œdipe roi*, supprimant ainsi une information capitale pour la compréhension du texte.

Notre attention s'est portée ensuite sur la matière même des textes, leur mise en page, leur présentation : le problème du passage de la forme poétique à la prose s'est posé en particulier pour le *Tristan* de Bérout et les tragédies de Sophocle (certaines traductions ne respectant pas non plus le découpage des tragédies en prologue, parodos, épisodes, exodos). Mais le meilleur moyen de sensibiliser les élèves aux problèmes de la traduction était de leur soumettre lorsque cela était possible plusieurs traductions d'un même texte et d'en faire une étude comparée. C'est ce qui a été fait pour Bérout et Sophocle.

En ce qui concerne Bérout, la matière était très riche, si bien que nous avons pu travailler sur quatre traductions différentes (Livre de poche, Folio classique, Ellipses, Petits classiques Larousse), que nous avons confrontées au texte original, ce qui m'a permis de familiariser les élèves avec l'ancien français (ordre des mots, déclinaison, temps des verbes...). L'extrait choisi est celui de la loge de feuillage, où le roi Marc découvre les amants endormis : selon les traductions, par exemple, « *molt out gent cors* » devient : le roi « a une noble prestance », « apparaît dans toute sa beauté », « avait une belle prestance », « son beau corps apparaît ». On sent bien ici la difficulté qu'il y a à traduire mot à mot et la nécessité de trouver des équivalents dans la langue-cible. Autre passage, plus complexe : « *Li rois en haut le cop leva, / Ire le fait, si se tresva* », traduit par : « Il lève l'arme pour frapper ; sa colère l'excite puis s'apaise soudainement »/« Le roi lève son épée, dans un geste de colère, mais il a une défaillance »/« Le roi leva haut le coup ; c'est la colère qui le lui fait faire,

puis elle se dissipe »/« Le roi leva haut (son épée, pour donner) le coup, il le fait avec colère, mais il défaillit ». Après avoir étudié le texte original dans sa dimension poétique, les élèves ont pu comparer les différentes options des traducteurs, dont aucune, ainsi que chacun a pu le constater, n'est vraiment satisfaisante.

Quant à *Œdipe roi*, qui pose de nombreux problèmes par son éloignement dans le temps, la référence à une autre civilisation, et l'emploi d'une langue ancienne, j'ai choisi trois traductions (Folio, Le livre de poche et les classiques Hachette) de la parodos, qui ont permis de révéler des différences importantes. Je citerai le début du passage, qui a suscité un certain nombre de questions relatives à la syntaxe et au choix des qualifiants :

Quelle es-tu, douce parole de Zeus,	Voix enchanteresse émanée de Zeus,
Venue de Pythô	qu'es-tu donc venue annoncer
Riche d'or vers la brillante	de la cité pythique éblouissante d'or
Thèbes ?...	à notre Thèbes au pur éclat ?
(Classiques Hachette)	(Livre de poche)

O douce parole de Zeus, que viens-tu apporter de Pythô l'opulente à notre illustre ville, à Thèbes ? (Folio)

Plus loin, selon les traductions, « Phoebos l'Archer » devient « Apollon Sagittaire », Athéna, Artémis et Apollon sont assimilés à une « Trinité sainte », avec une connotation religieuse quelque peu anachronique, la « vaste chambre d'Amphitrite » se transforme en « immensités de la mer Océane », etc. Cette analyse a convaincu les élèves que – ainsi que le montrent la plupart des théories linguistiques actuelles – chaque langue découpe sa propre réalité, et qu'il est donc nécessaire de se projeter dans le monde de l'autre pour pouvoir le traduire, ce qui est très difficile lorsque ce monde nous est totalement étranger.

Ce travail, qui s'est poursuivi tout au long de l'année, a donc permis de poser un certain nombre de problèmes liés à la traduction, mais aussi à la notion même de texte, au lien entre signifiant et signifié, entre expression et contenu, à l'importance du rapport qui s'établit entre l'auteur et son lecteur, à la problématique de l'énonciation.

Bernard CHANFRAULT
Lycée Choiseul, Tours